

JEAN-CHRISTOPHE
RUFIN
NOTRE OTAGE À ACAPULCO



**NARCO-ENQUÊTE
POUR AUREL LE CONSUL**

LE HÉROS PHÉNOMÈNE DE
JEAN-CHRISTOPHE RUFIN



JEAN-CHRISTOPHE RUFIN

de l'Académie française

NOTRE OTAGE À ACAPULCO



La jeune Martha Laborne s'est évaporée à Acapulco. Mauvaise nouvelle pour le Quai d'Orsay : c'est la fille d'un homme politique français. La « Perle du Pacifique » était dans les années soixante le paradis des stars hollywoodiennes. Hélas, la ville aujourd'hui est livrée aux pires cartels mexicains de la drogue.

Aurel Timescu, notre calamiteux Consul, est envoyé sur place. Comme à son habitude, il est fermement décidé à ne rien faire. Son hôtel, le Los Flamingos, est hanté par les fantômes de Tarzan, d'Ava Gardner ou de Frank Sinatra. En suivant ces héros qui l'ont tant fait rêver dans son enfance, il va subir une complète métamorphose.

Un Aurel hédoniste, dandy et buveur de tequila se révèle. C'est bien malgré lui qu'il va se retrouver exposé à des intrigues meurtrières, à des dangers inconnus et au plus redoutable d'entre eux : la passion pour une femme exceptionnelle.

Jean-Christophe Rufin (Rouge Brésil – Goncourt 2001 – Le Collier rouge, Immortelle randonnée) est un des romanciers français les plus lus. Il a donné vie, à partir de son expérience diplomatique, au petit Consul Aurel Timescu. D'innombrables lecteurs ont succombé au charme de ce héros phénomène. Il leur fait chaque fois découvrir de nouveaux aspects de la vie internationale.

Notre otage à Acapulco

Du même auteur

Romans

Les Flammes de pierre, Gallimard, 2021 ; Écoutez lire, 2021.

La Princesse au petit moi, Flammarion, 2021 ; Écoutez lire, 2021 ; Folio, 2022.

Le Flambeur de la Caspienne, Flammarion, 2020 ; Écoutez lire, 2020.

Les Trois Femmes du Consul, Flammarion, 2019 ; Écoutez lire, 2019 ; Folio, 2021.

Les Sept Mariages d'Edgar et Ludmilla, Gallimard, 2019 ; Écoutez lire, 2019 ; Folio, 2020.

Le Suspendu de Conakry, Flammarion, 2018 ; Écoutez lire, 2018 ; Folio, 2019.

Le Tour du monde du roi Zibeline, Gallimard, 2017 ; Écoutez lire, 2017 ; Folio, 2018.

Check-Point, Gallimard, 2015 ; Écoutez lire, 2015 ; Folio, 2016.

Les Enquêtes de Providence, Folio, 2015.

Le Collier rouge, Gallimard, 2014 ; Écoutez lire, 2014, 2015 ; Folio, 2015.

Immortelle randonnée : Compostelle malgré moi, Guérin, 2013 ; Audiolib, 2013 ; Gallimard, 2013 ; Folio, 2014.

Le Grand Cœur, Gallimard, 2012 ; Écoutez lire, 2013 ; Folio, 2014.

Sept histoires qui reviennent de loin, Gallimard, 2011 ; Folio, 2012 ; Étonnants classiques, 2016, sous le titre *Les naufragés et autres histoires qui reviennent de loin*.

Katiba, Flammarion, 2010 ; Folio, 2011.

Le Parfum d'Adam, Flammarion, 2007 ; Folio, 2008.

La Salamandre, Gallimard, 2005 ; Folio, 2006.

Globalia, Gallimard, 2003 ; Folio, 2005.

(suite en fin d'ouvrage)

Jean-Christophe Rufin
De l'Académie française

Notre otage à Acapulco

Flammarion

© Flammarion, 2022.

Couverture : Photographie d'Aurel Timescu : Pascal Ito
© Flammarion. Stylisme : Marie Frémont. Maquillage
et coiffure : Delphine Delain et Juliette Chupin avec
le concours de l'atelier Peruke. Décor : photomontage
d'après des images © Shutterstock / Lifestyle Travel Photo,
Pola Damonte, Ovidiu Hrubaru, Pakhnyushchy,
R. Classen ; © Ivonne Wierink / 123RF et le portrait
d'Ava Gardner © Sunset Boulevard / Getty Images.
ISBN : 978-2-0802-5137-4

I

— Nous avons ce qu'il vous faut, monsieur Timescu. Puisque apparemment vous vous prenez pour James Bond.

Personne n'avait moins l'air de James Bond que le petit homme dégarni, transpirant dans son costume de tweed et son gros manteau d'hiver à six boutons, fermé jusqu'au col. Covid oblige, il portait un masque chirurgical d'un rose pâle. Il l'avait posé de travers, si bien qu'on aurait cru qu'il était bâillonné avec du papier hygiénique.

— Vous ne pouvez pas vous empêcher de sauver la veuve et l'orphelin. Nous le savons bien et nous apprécions votre altruisme à sa juste valeur.

Prache, comme à son habitude, était assis derrière son bureau, le dos à la fenêtre. Le soleil bas de l'automne entrait largement par la grande baie de ce qui avait été jadis le siège de l'Imprimerie nationale avant de devenir l'annexe du ministère des Affaires étrangères.

Aurel toussa et essuya d'un geste rapide la goutte de sueur qui s'apprêtait à couler sous son œil gauche.

— Merci, déglutit-il, la gorge sèche.

Il attendait la suite. Cette entrée en matière du responsable des Ressources humaines ne pouvait rien annoncer de bon.

— Il était prévu que vous partiez à Obock, c'est-à-dire dans la périphérie de Djibouti, crachota Prache dans son masque. Mais imaginez-vous James Bond à Obock ? C'est un trou.

Après un ricanement, Prache, joignant les mains et avançant son cou maigre de vautour apprivoisé, ajouta :

— James Bond, il lui faut de belles plages, des hôtels de luxe, des piscines entourées de jolies filles, des cocktails aux couleurs des Tropiques, vous ne croyez pas ?

Aurel s'enfonçait de plus en plus dans son épais manteau qui formait comme un tonneau autour de lui. Sa tête semblait posée directement sur le col, à la manière d'un bouchon sur le goulot d'une bonbonne.

— Acapulco ! prononça Prache en plissant les yeux, comme sous l'effet, par ce seul mot, d'un charme voluptueux.

Aurel resta impassible. Il attendait toujours le mauvais coup.

— Vous connaissez ?

Aurel secoua la tête, ses oreilles raclèrent la toile rêche du manteau.

— Vous n'avez pas vu *License to Kill* ?

Le seul poste de Prache à l'étranger avait été celui de cinquième sous-fifre à l'ambassade de France à Lagos. À cause de cette lointaine expérience, il affectait des airs d'anglomane.

— Ce n'est pas le meilleur des James Bond. Mais tout de même, cela donne une idée du lieu : Acapulco, la « Perle du Pacifique ».

Pendant la jeunesse d'Aurel en Roumanie, sous Ceausescu, on considérait James Bond comme chantant trop les louanges du capitalisme anglosaxon et il n'était pas le bienvenu. Les autorités lui préféraient le fantasque et inoffensif Belmondo. Aurel avait vu douze fois *L'Homme de Rio*.

— Le Mexique, quand même, cela vous dit quelque chose ?

— Je ne connais pas l'Amérique latine, lâcha Aurel sans pouvoir maîtriser son fort accent roumain.

— Eh bien, ce sera l'occasion. Une belle occasion, croyez-moi. J'ai passé des vacances au Costa Rica avec ma femme il y a deux ans. Nous en sommes revenus conquies.

Le soleil rasait la tête de Prache et, sous un paillason de rares cheveux d'un blond filasse, faisait luire la peau de son crâne.

— Ne cherchez pas ce poste dans l'organigramme de l'ambassade de France au Mexique.

Nous n'avons qu'un Consul honoraire à Acapulco. Bien sûr, ce n'est pas un diplomate de carrière. Compte tenu de circonstances exceptionnelles, dont vous serez informé en temps utile, nous devons renforcer notre présence dans cette ville pendant quelque temps. C'est un des inconvénients de cette nomination, voyez-vous, elle est provisoire. Mais quelques semaines ou mois dans un endroit pareil, c'est toujours bon à prendre, n'est-ce pas ?

Avec la réputation qu'il traînait au Quai d'Orsay, Aurel ne pouvait guère espérer des affectations prestigieuses. Il était généralement destiné à des postes subalternes dans des pays difficiles. Qu'on l'utilisât maintenant comme bouche-trou était bien dans la logique d'une carrière calamiteuse. C'était son choix. Il avait rejoint la diplomatie parce qu'elle lui offrait un emploi stable, mais il n'avait jamais eu la vocation.

— Il y a deux autres contraintes, ajouta Prache, en reculant jusqu'à s'appuyer sur le dossier de son fauteuil. La première ne vous posera, j'imagine, aucun problème : votre mission sera de ne rien faire.

Son expression ironique confirma que le responsable de la DRH avait, sur les capacités professionnelles d'Aurel, des opinions bien arrêtées.

— Vous ne serez là-bas que pour des raisons politiques et par décision du ministre lui-même.

Comme toujours lorsqu'il mentionnait des personnalités et, en particulier, son ministre de tutelle, Prache avait baissé la voix et pris le ton d'un officiant murmurant pour lui-même le nom sacré de Dieu.

— Il s'agit, dans les grandes lignes, de renforcer notre présence sur place et d'accroître notre visibilité, en affectant à Acapulco un *vrai* diplomate.

Aurel détourna les yeux pour ne pas voir le sourire mauvais par lequel Prache accompagnerait sûrement ce qualificatif.

— L'autre condition vous demandera certainement davantage d'efforts : vous ne devez faire aucune vague, ne vous mêler de rien, sauf si l'Ambassadeur vous le demande, mais c'est peu probable. C'est un emploi de pure représentation. Me suis-je bien fait comprendre ?

Le ton de Prache était menaçant et, en prononçant ces derniers mots, il avait plongé en avant, au point de faire sursauter Aurel.

— Oui ! Oui ! J'ai bien compris...

Il était clair que le DRH n'ignorait rien de toutes les complications qu'avait soulevées Aurel dans ses précédentes affectations. Le Quai d'Orsay avait dû chaque fois reconnaître que ses interventions, si intempestives et antihiérarchiques fussent-elles, n'étaient pas sans fondement, en tout cas du seul point de vue qui importât à Aurel, à savoir la justice. Cela ne l'aurait sans doute pas empêché

d'être mis à la porte si son statut de titulaire ne lui garantissait pas une solide protection.

Après un moment solennel pendant lequel Prache tint encore Aurel sous la menace immobile de ses yeux chafouins, il se leva et raccompagna le nouveau Consul à Acapulco jusqu'à la porte de son bureau. Il ne lui serra pas la main car c'était un homme qui pratiquait les gestes barrières depuis sa naissance.

— C'est un beau poste, dit-il en hochant la tête comme s'il avait félicité avec une pointe de jalousie un vainqueur de l'Euromillions.

Aurel n'eut pas à se forcer pour exprimer son contentement. Avant chaque entretien avec le DRH, il ne dormait pas pendant trois nuits. Le simple fait d'en ressortir vivant était un immense soulagement.

— Au fait, le retint Prache, un dernier détail. Votre départ est immédiat. Voyez avec l'agence de voyages. Nous sommes lundi, l'idéal serait que vous arriviez à Mexico dès mercredi prochain, pour prendre vos consignes auprès de l'Ambassadeur.

Ce dernier mot était prononcé avec une déférence proche de celle qu'il réservait au ministre, quoiqu'elle fût moins emplie de vénération.

— J'ai eu l'honneur de servir sous ses ordres lorsqu'il était à la DGA. Vous le saluerez respectueusement de ma part. Hubert de Chamechaude est un grand diplomate, quoiqu'un peu singulier, vous verrez...

S'avisant tout à coup que personne ne pouvait être plus singulier qu'Aurel, et surtout qu'il ne convenait pas, compte tenu de la différence de leurs positions, qu'il se livrât avec lui à la moindre confiance, Prache secoua la tête.

— Bon séjour dans la « Perle du Pacifique »...

Il s'inclina, de façon légèrement excessive, donc ironique, puis referma la porte.

*

« Acapulco : la troisième ville la plus dangereuse au monde. » « Jadis appelée la “Perle du Pacifique”, la ville d'Acapulco et ses environs, l'État de Guerrero au Mexique, sont devenus la capitale des gangs et du meurtre. » « Un abattoir tropical », « Acapulco, livrée aux narcotrafiquants, a été désertée par les touristes. » En pianotant sur son ordinateur, dans la chambre d'hôtel minuscule qu'il avait louée à Montparnasse, Aurel comprit vite ce que signifiait le ton goguenard de Prache.

Après avoir été, en effet, dans les années 50 et 60, le paradis du show-business américain, Acapulco, la ville de cœur d'Elvis Presley et de John Wayne, était peu à peu devenue un enfer. Cette découverte ne fut même pas une surprise pour Aurel. C'est le contraire qui l'aurait étonné. Si Acapulco était restée une ville de rêve, il n'y aurait pas été envoyé.

Il eut cependant l'impression qu'un nouveau pas était franchi. La stratégie du Quai d'Orsay, faute de pouvoir se débarrasser de lui, était depuis longtemps de le pousser à la démission. Cette fois, il s'agissait d'en finir pour de bon. Si une balle perdue, dans une rixe entre deux groupes mafieux, pouvait le tuer net ou même l'estropier, l'épine dans le pied qu'il représentait pour Prache et la DRH en général disparaîtrait une fois pour toutes.

En faisant mine de l'envoyer dans un paradis, c'était *au Paradis* qu'ils comptaient bien l'expédier. Loin de le déprimer, cette perspective eut sur Aurel un effet stimulant. Il avait connu des exils nombreux, où l'ennui, la médiocrité, l'isolement étaient les principaux dangers, pour ne rien dire des maladies tropicales et des embrouilles locales. Il s'en était toujours sorti. Il lui semblait que, cette fois, on le confrontait à un adversaire nouveau, inconnu et plus redoutable. Comme un boxeur qui, après avoir gagné plusieurs combats, se prépare à décrocher un titre mondial, Aurel se dit que, s'il survivait à cette nouvelle épreuve, rien ne pourrait plus être tenté contre lui. On finirait alors peut-être par l'enfermer dans une ambassade tranquille comme celle de Prague ou de Dublin, où il pourrait se consacrer librement à ses deux passions : le piano et le vin de Tokay.

C'est donc avec un moral intact dont il ne se pensait plus capable qu'il embarqua pour Mexico le surlendemain de son entretien avec Prache.

Il s'était surtout documenté sur Acapulco, et avait omis de s'informer sur le climat dans le reste du Mexique. Sa surprise fut grande à la descente de l'avion : la température à Mexico était à peine plus élevée qu'à Paris. Située à plus de deux mille mètres d'altitude, la ville compensait ainsi les effets de sa latitude. Encore plus inattendu, Mexico ce jour-là était envahie par un brouillard à ras du sol, qui rappela à Aurel les villes minières de Roumanie. Les lointains ocres donnaient à la brume une consistance huileuse. L'air était saturé d'eau autant que d'hydrocarbures. Il faisait ainsi connaissance avec la légendaire pollution de la capitale. Il en ressentit un vif plaisir tant il s'attendait à retrouver dans ce pays la monotonie bleue des ciels tropicaux et l'écrasante chaleur qui l'accompagne. Il se donna même le luxe de frissonner pendant que le taxi traversait de sinistres banlieues, construites de bric et de broc. Peu à peu, la ville s'embourgeoisa et il pénétra dans des quartiers modernes.

D'inextricables embouteillages mêlaient voitures de luxe et interminables camions tout en couleurs vives et en chromes, équipés pour traverser des déserts, ce que, probablement, ils avaient fait pour arriver jusque-là. Quelques motos intrépides tentaient de survivre dans ce flot de pare-chocs à touche-touche.

L'agence de voyages lui avait réservé un hôtel proche de l'ambassade. Il était situé dans le quartier de Polanco, centre résidentiel et d'affaires de

la capitale fédérale. L'établissement, construit dans les années 70, était bien tenu, confortable mais sans charme particulier. Aurel avait le sentiment agréable de se trouver n'importe où et, en somme, de n'être ni arrivé ni parti.

Il se coucha sans défaire sa valise. Il avait acheté à l'aéroport une petite méthode d'espagnol pour apprendre les rudiments de cette langue. Il l'ouvrit, lut la première phrase : « *Manuela es una niña* » et s'endormit aussitôt.

Le lendemain matin, le soleil était revenu, mais un soleil inoffensif, doux, qui laissait jouer les nuages à ses pieds comme des gamins turbulents. Aurel se rendit à pied jusqu'à l'ambassade.

À l'extérieur, tout le monde utilisait un masque pour se prémunir du Covid. Les gens le portaient dans les queues des magasins où ils étaient serrés les uns contre les autres, mais aussi dans les rues bondées et même dans les endroits déserts. En somme, le masque était un talisman qui permettait de s'affranchir de toutes les peurs.

Aurel traversa un beau parc, très bien entretenu, planté de jacarandas. Sur de petits ronds-points se dressaient par endroits des monuments, le plus souvent édifiés à la gloire d'inconnus à moustache. Le calme du lieu, les allées rectilignes ornées de bancs verts, les bassins équipés de jets d'eau fleuraient bon le XIX^e siècle européen. Cela lui rappelait ses années d'étudiant, lorsqu'il allait s'asseoir

avec son premier flirt, à Bucarest, dans le parc Izvor, près de l'université.

L'ambassade était un immeuble d'une dizaine d'étages. Sa façade de verre bleue donnait sur le parc. Il lui fallut s'expliquer laborieusement avec un vigile mexicain qui le regarda avec méfiance. Il avait pourtant pris soin, après sa douche, de sortir de sa valise un costume marron presque neuf et une cravate assortie qu'il avait achetée à Bakou dans un magasin soviétique rescapé du naufrage de l'URSS. Après plusieurs coups de fil passés sans quitter le suspect des yeux, le garde accepta finalement de lui laisser franchir les immenses grilles d'acier. Aurel monta quelques marches et pénétra dans un hall désert meublé d'un drapeau français et d'une maquette du bâtiment. Sur un côté, derrière une vitre blindée, guettait un gendarme français au crâne rasé. Il lui fit signe de patienter sans quitter son bocal.

Sur le programme qui lui avait été envoyé avant le départ, il était mentionné qu'il devait se présenter au bureau à neuf heures. La marche depuis l'hôtel avait pris plus de temps que prévu car il avait ralenti le pas pour profiter du jardin public. Il était neuf heures et quart. La secrétaire française qui vint le chercher avait l'air affolé. Elle regarda plusieurs fois sa montre, appela quelqu'un sur son portable et finalement se décida à l'emmener dans les étages par un ascenseur aux parois d'acier brossé.

L'ascenseur s'arrêta au neuvième étage. Ils débouchèrent sur un vaste palier au sol recouvert de marbre gris, traversèrent le hall et s'arrêtèrent devant une porte à deux battants. La femme ajusta son masque, se racla la gorge, hésita puis, comme une désespérée qui se jette enfin à l'eau, frappa à la porte. Une forte voix d'homme leur parvint de l'intérieur. La secrétaire ouvrit. Aurel pénétra dans une salle violemment éclairée par deux baies vitrées. Une vingtaine de personnes étaient assises autour d'une table en forme d'ellipse. Tous les masques se tournèrent vers l'intrus et vingt paires d'yeux le dévisagèrent.

— Cela s'appelle la politesse des rois, claironna d'une voix courroucée l'homme assis en bout de table, en regardant ostensiblement sa montre.

II

Dans un silence hostile, Aurel alla s'asseoir sur une des rares chaises vides, entre deux femmes masquées. Elles s'écartèrent moins pour lui faire de la place que pour prendre leurs distances avec un personnage aussi suspect.

À l'extrémité de la table, Hubert de Chamechaude, l'Ambassadeur, laissa durer cette installation pour montrer son déplaisir. Puis il reprit d'une voix de baryton.

— Monsieur Aurel Timescu, notre nouveau Consul adjoint à Acapulco. Il nous est envoyé à ma demande par le Département.

Puis, s'adressant à Aurel en particulier, il ajouta :

— Vous n'aurez pas, Dieu merci, à prendre part à cette réunion de service hebdomadaire qui se tient chaque mardi à neuf heures. Je dis bien neuf heures. Mais si nous devons vous joindre, en visioconférence par exemple, j'ose espérer que

vous vous tiendrez scrupuleusement aux horaires qui vous seront fixés.

La réunion reprit ses divers sujets qui ne concernaient pas Aurel. Son regard vagabonda au loin en direction du parc. Au-dessus du fouillis vert des arbres, le ciel se teintait d'ocre dans le lointain. La pollution, si elle ne stagnait plus au ras du sol, étendait toujours sur la ville son voile menaçant. Mexico est une cuvette d'altitude entourée de volcans. Aurel se rappela avoir lu cela au cours de ses recherches. Oubliant peu à peu les discussions qui se poursuivaient autour de lui, il commença à rêver. Il se prit à penser qu'un tremblement de terre, dans ces régions volcaniques, pouvait soudainement les précipiter au sol, faire s'effondrer le plafond sur l'Ambassadeur, réduire toutes ces choses humaines à leur échelle véritable, celle d'insectes dérisoires qu'un pied céleste pouvait à tout instant écraser. C'était une sensation agréable. Maintenant qu'il pouvait l'imaginer comme un cloporte, il n'hésitait plus à regarder son chef de poste sans crainte, et même avec un peu de pitié.

Le tour de table terminé, Chamechaude fit savoir à quelques personnes qu'elles devaient l'accompagner dans son bureau.

— Vous aussi, monsieur Timescu.

Les cinq élus montèrent un étage par l'escalier tandis que l'Ambassadeur prenait seul l'ascenseur pour les rejoindre. Il les fit entrer dans son bureau,

une vaste pièce au sol tapissé d'une moquette moutarde. Un portrait du président de la République était accroché, bien en évidence. Sur une étagère juste en dessous, d'autres photos, soigneusement encadrées, représentaient Chamechaude en compagnie des divers chefs d'État auprès de qui il avait été accrédité.

Autre particularité de la pièce, elle était encombrée de porcelaines bleues. Sur le dessus d'un long meuble de rangement se bouscuaient une bonne quarantaine de pots, jarres, cruches, assiettes en céramique blanche décorée de motifs chinois. L'architecture moderne de l'immeuble offrait peu de parois pleines où puissent être déposés des éléments décoratifs. Partout où il s'en trouvait, des plats chinois étaient accrochés et des accessoires inutiles, tel un petit guéridon poussé dans un angle, n'avaient à l'évidence comme fonction que de supporter quelques pièces de collection supplémentaires.

L'Ambassadeur toisait toujours Aurel d'un œil hostile. Celui-ci se demanda si sa réputation professionnelle désastreuse était parvenue aux oreilles de son nouveau patron ou si, le voyant agité et maladroit, il craignait seulement pour ses potiches.

— Il y a un portemanteau sur le palier. Vous pouvez vous mettre à l'aise.

Aurel n'avait pas eu le temps d'ôter son manteau avant la réunion. Il l'avait suivie tout emmitoufflé. Il s'en débarrassa et revint dans le bureau.

— Passons à l'affaire qui nous occupe. Je vous rappelle qu'elle est notre priorité actuelle. Résumons en quelques mots pour ceux qui viennent de rejoindre cette task-force.

Coup d'œil en direction d'Aurel.

— Tout le monde connaît M. Alberic Laborne. Ancien ministre du Tourisme, il est très probable qu'il revienne au gouvernement s'il est réélu aux prochaines législatives. Il est solidement implanté dans la région de Limoges. On parle de lui pour les Affaires étrangères.

Aurel venait de se rendre compte qu'une assiette Ming à l'aspect particulièrement fragile était posée sur un support à peu de distance de son coude. Il se força à garder ce danger à l'esprit et à éviter tout mouvement brusque dans cette direction.

— C'est un ami personnel du président de la République. Il a joué un rôle clef dans son élection.

D'un coup et sans prévenir, l'Ambassadeur retira son masque.

— On est assez loin les uns des autres, dans ce bureau. Rien à craindre. Et avec ce bâillon, on ne peut pas parler normalement.

Aurel fut très étonné par ce qu'il découvrit. La voix grave, les yeux enfoncés et les cheveux noirs coupés court laissaient imaginer un faciès brutal et mûr. Or, tel qu'il venait d'apparaître, le visage de l'Ambassadeur rendait au contraire une impression de douceur et d'immaturité. Son nez était

petit et légèrement retroussé, ses joues bien pleines. Sa bouche étroite aux lèvres charnues ressemblait à celle que les peintres classiques prêtaient aux angelots qui entouraient les madones sur leurs fresques.

— M. Alberic Laborne est marié depuis 1998 avec Marguerite Dewatteau. Elle est la fille d'un grand industriel du Nord qui occupe aujourd'hui une position solide dans les médias : il est le principal actionnaire d'un groupe de presse puissant et possède une chaîne d'infos continues. Ils ont trois filles, Martha est l'aînée. Elle aura vingt-cinq ans le 19 août prochain. Elle est donc née un an avant le mariage de ses parents. Ce sont des choses qui arrivent. Cela s'appelle l'amour.

On pouvait croire qu'il allait rire... Mais les assistants savaient qu'il aimait les lancer sur de fausses pistes. Personne ne broncha. En effet, il enchaîna sur un ton lugubre.

— C'est elle qui a disparu au Mexique et que nous devons retrouver coûte que coûte.

Il avait serré les mâchoires en achevant cette phrase et pris une expression de gravité et presque d'épouvante, comme quelqu'un qui prêterait un serment, en mettant sa propre vie en jeu.

— Madame la Consule générale, rappelez-nous les faits, s'il vous plaît.

— Merci, monsieur l'Ambassadeur.

La femme ôta son masque. Aurel reconnut alors Josette Lefèvre, une ancienne collaboratrice de

Prache à la DRH. Il n'eut plus aucun doute sur le fait que l'Ambassadeur fût complètement informé à son sujet.

— Martha Laborne a quitté la France il y a quatre mois. Elle a atterri à Mexico. Ensuite elle s'est rendue dans le Sud, Yucatán et Quintana Roo, puis dans la zone Pacifique. Son père ne s'est pas tout de suite inquiété de ne plus recevoir de nouvelles. Elle n'est pas toujours très pressée d'informer ses parents de ses faits et gestes.

— Comme tous les jeunes, commenta Chamechaude.

— En effet. Cependant, au bout de quelques semaines de silence, M. Laborne s'est inquiété. Il a fait faire des recherches par l'opérateur téléphonique de sa fille. La dernière localisation de son portable a été retrouvée à Acapulco. Depuis maintenant plus de trois mois, plus rien. On perd complètement sa trace.

— Voilà les informations. Il faut retenir que nous agissons à la demande du père et qu'il est extrêmement inquiet. D'où votre présence ici, monsieur Timescu, j'y reviendrai. Avons-nous appris autre chose, madame la Consule ?

— Oui. La compagnie de bus Estrella de Oro a signalé au père l'achat d'un billet au nom de Martha Laborne pour le trajet Acapulco – Tijuana, peu après la disparition de son portable.

L'Ambassadeur retira précautionneusement la soupière en porcelaine qui occupait le centre de sa

table basse et déploya dessus une carte du Mexique. Il pointa Acapulco, au milieu de la côte pacifique, puis fit glisser son doigt en direction du nord, presque jusqu'à la frontière américaine.

— Mille deux cents kilomètres, dit-il. Sommes-nous certains que Martha ait réellement effectué ce voyage ?

— Pas du tout. La compagnie ne conserve pas la trace des embarquements, seulement celle des achats de billets.

— Et ces bus font-ils des arrêts ?

— Plusieurs, et même parfois sur demande. Si bien qu'en effet, à supposer qu'elle ait pris ce bus, elle a pu en descendre n'importe où ou presque sur le trajet. Voilà où nous en sommes.

— Maintenant, Dalloz, exposez-nous où en est l'enquête.

Le dénommé Dalloz faisait tache au milieu des porcelaines fines. Ses cheveux poivre et sel étaient coupés au ras d'un crâne large et carré. On aurait dit qu'il était coiffé d'un casque. Deux rouflaquettes étroites rejoignaient le menton, à la manière d'une jugulaire. Cette tête de centurion était éclairée par des yeux d'un bleu intense, très mobiles, que l'Ambassadeur semblait éviter de croiser. Un anneau d'or pendait au lobe de son oreille gauche. Aurel aurait parié qu'il était couvert de tatouages mais aucun ne dépassait de son col ni de ses manches.

— Et d'abord, présentez-vous, pour le nouveau.

— Je suis le commandant de police Michel Dalloz, attaché de Sécurité intérieure de cette ambassade.

— Commandant de police... Traduisez-nous ce jargon, je vous prie.

— Commissaire, si vous préférez.

— Je préfère. Donc, l'enquête ?

— Je résume la situation. Martha Laborne est venue en voyage au Mexique sans motif précis.

— On appelle ça du tourisme.

— En vérité, il semble qu'elle ait accompagné un ami...

— Un ami ? Un amant ? soyez précis, Dalloz.

Le centurion n'avait pas peur des mots mais, en l'occurrence, son hésitation n'était pas sans fondement.

— À vrai dire, on ne sait pas exactement. Notre source d'information est sa plus jeune sœur, Livia, qui semble être la seule personne de la famille à qui elle se confiait un peu.

— Vous l'avez interrogée vous-même ?

— Hier soir. Très longuement, au téléphone. Selon elle, Martha aurait décidé la semaine précédant son départ d'accompagner un certain Damien au Mexique. Ils se connaissaient depuis plus ou moins un an. Mais leurs relations étaient assez épisodiques.

— Épisodiques ou platoniques ? soupira l'Ambassadeur qui n'avait décidément pas choisi ce métier pour démêler des affaires de cœur.

— Il faut savoir que la jeune Livia, dix-huit ans, voue une admiration sans limite à sa grande sœur. Elle n'ose pas lui poser de questions trop intimes.

— Donc, Martha part en voyage au Mexique avec Damien.

— Ils font le périple qu'a décrit Mme la Consule générale.

À voir le coup d'œil qu'ils se lancèrent, Aurel comprit que ces deux-là ne devaient pas avoir d'excellentes relations.

— Ils sont arrivés à Cancún trois semaines à peu près après leur entrée au Mexique. C'est à ce moment-là que Martha a quitté Damien. Lui est rentré en France. Elle est partie de son côté et a poursuivi son voyage seule pendant plus de trois mois maintenant.

— Un motif pour cette séparation ?

— Pas que l'on sache. Le peu d'informations que nous possédons vient du dénommé Damien. À son retour, il a appelé la sœur de Martha et lui a juste raconté ce que je viens de vous dire.

— Il n'a pas appelé le père ?

— Il semble qu'il n'ait jamais été présenté à M. Laborne.

— Et M. Laborne m'a dit qu'il ne le connaissait pas non plus. Que sait-on de ce jeune homme ?

— Il a été auditionné hier à l'antenne de police de Nanterre. Il travaille à la Défense. Aucun antécédent judiciaire. Un garçon sérieux, plutôt

brillant, sans histoires. Il a répété à mes collègues ce qu'il avait déclaré à la sœur. Rien d'autre.

— Comment comptez-vous procéder pour retrouver Mlle Laborne ?

— Nous ne disposons pas de beaucoup de moyens. Mon service a pour mission de faire de la coopération policière. Nous n'avons aucune autorité pour mener des enquêtes ici, consulter des fichiers, auditionner des personnes. Nous devons nous débrouiller avec notre petit réseau de contacts informels dans les polices mexicaines.

— Informels ?

— On a un petit budget de représentation pour inviter quelques collègues mexicains à manger.

— À « manger » ?

— À déjeuner. À dîner plus rarement. À boire des coups aussi.

— C'est cela que vous appelez votre « réseau informel » ?

— Il ne faut pas perdre de vue, monsieur l'Ambassadeur, que nous sommes sur le continent américain. Les Mexicains, pardon pour le terme, se fichent pas mal de nous. Nous ramassons les miettes que les Yankees nous laissent.

Hubert de Chamechaude était livide d'indignation. Il tenait la France pour une puissance mondiale et acceptait mal que des propos déclinistes fussent tenus dans son propre bureau. Le centurion dut sentir fondre sur lui une force gauloise supérieure en nombre et il battit en retraite.

— Heureusement, il y a quelques types qui nous aiment bien. Des passionnés de foot, fans de Zidane et de Mbappé...

— Le soft-power, ironisa l'Ambassadeur.

— Voilà. Depuis quatre ans que je suis ici, je finis par connaître pas mal de monde.

— Et que vous disent vos contacts sur notre affaire ?

— Pour être franc : rien. Personne n'a entendu parler de cette jeune personne. Elle n'a déposé aucune plainte, n'a été signalée pour aucun incident.

— Pour le moment. Il ne faudrait pas qu'on attende de la retrouver en danger ou morte pour nous en préoccuper.

— Si je peux me permettre, monsieur l'Ambassadeur, vous avez eu le père au téléphone. Est-ce qu'il vous a donné un indice quelconque ? Vous a-t-il dit si elle a eu des problèmes en France ? De drogue, par exemple...

— Jamais ! clama Chamechaude. Rien de tel. C'est une jeune femme parfaitement honorable. Ne commencez pas, vous autres policiers, avec votre manie de transformer les victimes en coupables. Martha Laborne a suivi d'abord une scolarité exemplaire à l'école Notre-Dame de Sion, à Paris. Elle a continué à la Maison d'éducation de la Légion d'honneur. Ensuite, études supérieures de sciences politiques et d'écologie, en France et dans une université américaine. Il est à noter

qu'elle parle aussi couramment l'espagnol. Bref, une jeune personne irréprochable, élevée dans le respect de la famille et des valeurs chrétiennes. D'ailleurs, vous connaissez tous l'engagement politique de son père sur ces sujets.

Daloz hocha la tête.

— Entendu. Dans ce cas, ce doit être une affaire assez simple. Elle a dû rencontrer un Mexicain et en ce moment elle coule le parfait amour sur une plage du Pacifique ou de la Caraïbe. Pourquoi est-ce que nous ne saisissons pas officiellement les autorités mexicaines pour qu'elles nous aident à la retrouver ?

— D'abord, je vous interdis de traiter cette affaire avec une telle légèreté. Je vous rappelle que le père est un personnage de premier plan et que, de surcroît, il est engagé dans une campagne électorale difficile de portée nationale. Quant à saisir officiellement les Mexicains, il n'en est pas question. Vous connaissez la réputation de la police dans ce pays. Et la justice, n'en parlons pas. Il y a un précédent que nous ne devons jamais perdre de vue : c'est l'affaire Florence Cassez. Il a fallu sept ans pour la faire sortir de prison alors qu'elle était innocente. Cette crise a mis durablement à mal les relations entre nos deux pays. Nous devons régler cette histoire par nous-mêmes et en toute discrétion.

— Comme vous voudrez.

— J'ai compris que les moyens de la police seront limités. Vous ne pouvez pas « manger » avec tout le ministère de la Sécurité publique. Faites quand même le maximum, sans risquer l'indigestion...

L'Ambassadeur eut un rire mauvais. Aurel comprit qu'il fallait interpréter ainsi cette manière de retrousser sa lèvre supérieure et d'émettre une sorte de hennissement à deux tons.

— En revanche, nous, nous allons déployer toute la palette des moyens diplomatiques. La cellule de crise du Quai d'Orsay est informée en temps réel et un agent y est dédié à cette affaire. J'ai envoyé par télégramme le signalement de la disparue aux autres chefs de poste de la région pour qu'ils me fassent remonter d'éventuelles informations. Et, par ailleurs, comme je vous l'avais annoncé, nous allons renforcer notre présence consulaire à Acapulco, puisque c'est le dernier endroit où Mlle Laborne a été localisée avec certitude. Je ne vous cache pas que c'est surtout une mesure symbolique destinée à rassurer le père.

Aurel ne quittait pas des yeux un petit pêcheur chinois qui trempait sa canne dans une rivière bleue au creux d'un plat de porcelaine. Il ne voulait surtout pas attirer l'attention, croiser le regard de l'Ambassadeur. Il sentit qu'il était trop tard. Son tour était venu.

— Monsieur Timescu...

Il se redressa. L'avantage des costumes en tweed, c'est qu'on peut se liquéfier à l'intérieur, ils tiennent toujours debout.

— Le service des ressources humaines a pu répondre à ma demande en un délai record et vous êtes ici. Évidemment, ils n'ont pas disposé de beaucoup de temps pour ce recrutement. Je dois vous avouer qu'au vu de vos antécédents (échange de regards entendus avec la Consule générale), je n'aurais pas eu recours à vous pour cette mission. Mais, compte tenu des circonstances, nous n'avions pas d'autre choix.

Au moins, les choses étaient dites. Aurel préférerait cette franchise aux empapaoutages parfumés, si en vogue dans la diplomatie.

— Votre titre, à Acapulco, sera « Consul adjoint détaché ».

Aurel inclina poliment la tête.

— Cependant, tonna l'Ambassadeur, le doigt pointé sur lui comme Dieu le père dans *La Création* de la Chapelle Sixtine, vous n'aurez à exercer *aucune* responsabilité consulaire : ni état civil, ni protection de nos nationaux, ni délivrance de visas. Le Consul honoraire que nous avons sur place remplit très bien ces fonctions, sous la supervision de Mme la Consule générale.

Un coup d'œil dans la direction de celle-ci suffit à Aurel pour comprendre qu'il n'aurait aucune indulgence à attendre d'elle non plus.

— Votre mission, en somme, est d'être là. C'est tout. D'autres en rêveraient. J'espère que vous saurez vous en souvenir. Partez pour Acapulco dès demain matin. Présentez-vous au Consul honoraire en arrivant. Ensuite, ne quittez plus votre hôtel et relisez *Les Misérables*.

Aurel convoqua tous ses souvenirs de l'époque communiste. Il prit l'air à la fois soumis et benêt qui lui avait si souvent sauvé la vie devant ceux qui, par le passé, avaient eu l'imprudence de se croire ses supérieurs.

III

Dans le hall de l'ambassade, au moment de sortir, Aurel tomba sur le dénommé Dalloz en grande discussion avec le garde. Il eut l'impression que le policier l'attendait. Avaient-ils mis en place une surveillance ?

La Consule générale, après la réunion, l'avait retenu près d'une heure dans son bureau. Elle avait enchaîné toutes sortes de sous-entendus désagréables et presque des menaces. Elle connaissait en détail les affaires dans lesquelles Aurel avait fourré son nez par le passé et qui avaient parfois coûté leur tête à ses anciens chefs. À deux ans de la retraite, Josette Lefèvre n'entendait pas le laisser polluer sa fin de carrière.

Pour terminer, elle lui avait remis une somme suffisante en pesos pour qu'il puisse faire face aux frais du voyage vers Acapulco et s'y installe dans un hôtel. Aurel avait glissé l'enveloppe dans la poche de poitrine de son manteau. L'idée d'une

surveillance, si elle devait se confirmer, ne lui déplaisait pas, car on disait Mexico peu sûre.

Mais quand il passa devant le policier, celui-ci ne chercha pas à se dissimuler, comme il l'aurait fait s'il s'était agi de démarrer une filature. Au contraire, Dalloz l'interpella avec un large sourire.

— Viens par ici, dit-il en le tirant par la manche pour l'emmener à l'écart, au fond du hall. Ton nom, ton accent... Tu es roumain ?

— Je l'étais. Maintenant, j'ai des papiers français. En règle.

Devant la police il retrouvait toujours ses vieux réflexes d'immigré. Le policier éclata de rire.

— Ce n'est pas un contrôle d'identité ! Moi, ce qui m'intéresse, c'est la Roumanie. Figure-toi que ma mère avait le même accent que toi. Elle était de Timișoara.

Aurel se détendit. Il forma une espèce de sourire de chien battu. Heureusement, l'autre avait de l'enthousiasme pour deux.

— Tu t'en allais ?

— Oui, je repasse à mon hôtel. Après, je m'occuperai de mon voyage.

— Il est deux heures, tu n'as pas déjeuné, je parie ? Allez, je t'emmène. Faut que tu connaisses la cuisine mexicaine.

Ils sortirent. Aurel suivit Dalloz dans des rues étroites encombrées de voitures. Des klaxons retentissaient de partout, sans avoir le moindre effet sur la circulation.

Ils ne purent se parler avant d'arriver au restaurant, qui, par bonheur, n'était pas très loin. Le policier semblait familier de l'établissement. Une serveuse masquée les entraîna à l'étage. Elle les installa à une table pour quatre et enleva les deux couverts inutiles. La salle était aux trois quarts vide, décorée dans le style des bistrot new-yorkais, avec de grandes photos en noir et blanc qui représentaient des corps enlacés en très gros plan.

— Dommage que tu ne restes pas un peu à Mexico.

— Tu t'y plais ?

— J'y suis depuis quatre ans et c'est mon deuxième séjour. La première fois, j'étais envoyé comme coopérant. Il faut croire que j'aime.

— Je ne me sens pas très dépaysé, dit Aurel en regardant autour de lui.

— Tu n'as rien vu. Ici, c'est Polanco, le quartier le plus européen de Mexico, avec des bureaux et des restos. Mais elle est tellement grande, cette ville... On y trouve de tout. Du très moderne, avec des baraques de rêve, mais aussi beaucoup de coins pourris, où il vaut mieux ne pas mettre les pieds, surtout la nuit. Et surtout, n'oublie jamais une chose valable dans tout le pays : le plus grand danger, ce sont les flics.

Aurel, machinalement, tâta l'enveloppe dans la poche intérieure du manteau qu'il avait accroché au dossier de sa chaise. Dalloz remarqua son geste.

— Tu ne te balades pas avec beaucoup de liquide, j'espère ?

— Si... Ils m'ont réglé mes per diem pour un mois et le prix de mon voyage à Acapulco.

— En cash ! C'est de la folie. Qui t'a donné ça ?

— La Consule générale.

La serveuse apporta deux bières que le policier avait commandées sans demander son avis à Aurel. Il en prit une, trinqua et but une rasade au goulot.

— Au Mexique, on boit les bières à la bouteille.

Aurel l'imita, sans oser avouer à quel point il avait plutôt envie d'un verre de blanc.

— Faut vraiment qu'ils t'en veuillent pour te faire un coup comme ça. En trimballant une somme pareille, avec l'allure que tu as, pardon, je ne te donne pas deux heures avant que tu ne te fasses tout piquer. Tu auras sûrement le réflexe de résister, comme tous les Européens qui se baladent ici. Conséquence : il y a fort à parier que ça finira par un mauvais coup de couteau ou une balle dans la tempe.

— Tu crois que l'Ambassadeur veut ma peau ?

— Je dirais plutôt la Consule générale. C'est une méchante. Elle a déjà fait démissionner deux secrétaires mexicaines. Les gamines pleuraient tous les jours. Bon, je vais t'accompagner jusqu'à l'hôtel et je t'expliquerai ce qu'il faut faire pour ne pas tomber dans ce piège.

Ils commandèrent les plats. Comme Aurel ne comprenait rien ni à la carte ni aux explications de la serveuse, il laissa faire son partenaire.

— Je t'ai pris du poulet sauce molé. Tu verras, c'est assez original : un mélange de cacahuètes, de chocolat et d'épices.

Ce programme ne disait rien de bon à Aurel, mais il était trop tard pour décommander. De toute façon, il n'aurait pas su quoi prendre d'autre.

— Ils ont du vin blanc ?

— Bien sûr. Tu le préfères sec ou doux ?

— Peu importe, mais très frais.

Daloz négocia l'affaire avec la serveuse.

— Je peux te poser une question, Michel ?

— Ce que tu veux.

— Tout le monde a l'air de prendre la disparition de cette fille très au sérieux. Pourquoi es-tu le seul à penser que c'est juste une histoire d'amour banale ?

Daloz haussa les épaules.

— Je suis le seul à le dire, mais, en réalité, tout le monde le pense, à l'ambassade. La Consule, mon chef, le premier conseiller que tu n'as pas vu, grand bien te fasse, car il est en vacances. Des histoires comme celle-là, il en arrive tous les jours dans ce pays. Souvent, d'ailleurs, elles se terminent mal. On nous appelle pour identifier un cadavre. Mais à ce stade, c'est seulement l'histoire classique d'une jeune Française qui rencontre un